

# Pourquoi les pigeons voyagent : remarques sur les fonctions de récit de voyage

Autor(en): **Reichler, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **50 (2005)**

PDF erstellt am: **14.10.2017**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-269610>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## POURQUOI LES PIGEONS VOYAGENT. REMARQUES SUR LES FONCTIONS DU RÉCIT DE VOYAGE

Sur quelle base fonder une théorie du récit de voyage ? Plusieurs se sont posé cette question ; ils ont conclu en général à l'impossibilité d'une définition générique, ou ont proposé des théories partant de présupposés contestables<sup>1</sup>. Re commençons l'exercice à nouveaux frais, en prenant une première inspiration dans la fable, cette inépuisable métaphore :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :  
L'un deux s'ennuyant au logis  
Fut assez fou pour entreprendre  
Un voyage en pays lointain.  
L'autre lui dit :  
« Qu'allez-vous faire ?  
Voulez-vous quitter votre frère ?  
[...] »  
Ce discours ébranla le cœur  
De notre imprudent voyageur ;  
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète

---

<sup>1</sup> La bibliographie nous conduirait fort loin. Rappelons pour mémoire quelques recherches très différentes : François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, « folio histoire », 2001 [1980] ; Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons. Critique et récit de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994 ; Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Age au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1996. Wolfzettel a publié aussi une histoire du voyage au XIX<sup>e</sup> siècle, *Ce Désir de vagabondage cosmopolite...*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1986. Je citerai aussi le livre qui vient de paraître de François Moureau, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Age classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago mundi », 2005, notamment pour sa préface et sa Section I (importante bibliographie).

L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :  
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;  
Je reviendrai dans peu conter de point en point  
Mes aventures à mon frère.  
Je le désennuierai : quiconque ne voit guère,  
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint  
Vous sera d'un plaisir extrême.  
Je dirai : « J'étais là ; telle chose m'advint,  
Vous y croirez être vous-même<sup>2</sup>.

La Fontaine ne parle guère en faveur des voyages : le voyageur est traité comme un pigeon dans plusieurs sens du terme. En peu de temps lui arrivent les pires choses, il court des risques insensés, manque perdre la vie, est heureux finalement de ne s'être fait que plumer... La fable parle aussi contre les aventures amoureuses qui peuvent tenter les tourtereaux : amants, dit-elle, « heureux amants », ne vous éloignez pas l'un de l'autre, préférez la fidélité au désir de voir et de savoir. Mais, d'un autre côté, elle montre l'attrait irrésistible des voyages (des amours, du désir), propres à renouveler l'univers familier. En fait, ce n'est pas le voyage seul qui combat l'ennui, c'est aussi le récit qu'on en fait au retour, le narré des aventures, des rencontres : celui-ci captive l'interlocuteur resté au logis et l'emporte imaginativement, effaçant la distance entre *ici* et *là-bas*. – On dit que c'est au cours du siège des villes des Pays-Bas par les armées espagnoles catholiques de Philippe II, durant le troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle, que les protestants imaginèrent d'utiliser des pigeons tirés de leur colombier pour transporter des nouvelles. Voilà donc pourquoi les pigeons voyagent : pour rapporter des messages, même lorsque ces messages n'ont pour contenu que la substance du voyage lui-même : « J'étais là ; telle chose m'advint. »

La fable distingue trois moments : au commencement, il y a une sorte de pulsion que le fabuliste appelle « désir de voir », une libido

---

<sup>2</sup> La Fontaine, « Les deux pigeons », Livre neuvième, Fable II.

qui n'est pas très éloignée de la *libido sciendi*<sup>3</sup> ; au centre l'expérience, le voyage qui réalise ce désir ; et à l'aboutissement le récit, narration des événements et description des choses vues (« mon voyage dépeint »). Un récit de voyage est donc fondé sur deux rencontres : la première avec le monde visité, la seconde avec des auditeurs ou des lecteurs. Sa fonction – que lui seul peut remplir – est de *mettre en rapport l'une et l'autre*. Partageant le destin des pigeons messagers, la narration viatique est un corps d'informations rapportées de là-bas à destination de ceux d'ici. Elle leur fait connaître des choses inédites, un contenu de savoir nouveau ; cette fonction est de nature *épistémique*. Mais elle n'est pas la seule que comporte le récit de voyage. Si la fable est un bon guide, c'est qu'en allant au cœur du voyage et de son récit, elle met en évidence les instances nécessaires à l'accomplissement de ce dernier. Elles sont quatre :

1. la narration (ou relation)
2. d'un déplacement effectué
3. par le narrateur voyageur
4. et adressée à un lecteur

Ces quatre instances sont nécessaires pour accomplir les fonctions du récit de voyage : testimoniale, épistémique, esthétique (le « plaisir extrême » que donne le récit). Je voudrais dans les pages qui suivent proposer quelques remarques sur ces instances et ces fonctions auxquelles le récit de voyage doit répondre, et dont sa théorie dépend.

### **La narration**

Il est parfois malaisé de séparer les fonctions l'une de l'autre, de même que les instances constitutives. Le narrateur étant par définition

---

<sup>3</sup> Il y a aussi l'« humeur inquiète », que La Fontaine prend dans le sens étymologique (le fait de ne pas rester en repos) et psychologique (l'anxiété sans objet). C'est la face mélancolique de la curiosité ; elle aussi participe aux pulsions de départ.

identique au voyageur, la narration a lieu selon les formes du discours personnel. On en distingue classiquement trois, chacune comportant ses particularités temporelles et spatiales. La première, et sans doute la plus fréquente, est le récit en « je ». A l'instar de ce qui se passe dans les mémoires ou l'autobiographie, le voyage est raconté ultérieurement par un narrateur revenu chez lui, ou du moins séparé du cœur des événements qu'il rapporte et dont il a été le protagoniste principal. Tels sont l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, de Jean de Léry (1578-1611) ; l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Chateaubriand (1811) ; ou encore *Un Barbare en Asie* d'Henri Michaud (1933, 1967)<sup>4</sup>. Les modes d'écriture de ces récits sont fort différents, et mériteraient des analyses particulières ; mais la formule narrative est la même. Dans ce mode narratif, la description et le commentaire sont présents, et parfois se prolongent, tendent même à prendre la place de la narration, du moins asymptotiquement, par exemple dans certains voyages scientifiques.

On voit bien en quoi ce mode diffère de la forme « journal », laquelle met en œuvre une narration personnelle proche des événements racontés : proximité aussi bien spatiale que temporelle, puisque le journal est écrit sur les lieux mêmes, et dans le moment de l'exploration et de la découverte. On en peut donner des exemples célèbres. L'admirable *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* publié à Rouen en 1721 en 3 volumes, raconte au jour le jour les péripéties d'un voyage par mer effectué du 24 février 1690 au 20 août 1691 (« C'est aujourd'hui que mon voyage finit », écrit Challe ce jour-là). Son auteur, Robert Challe, est mort quelques mois avant la publication. *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris, non moins admirable, paraît pour la première fois en 1934, deux années après le retour de l'expédition à laquelle l'auteur participe, et dont il tient le journal du 19 mai 1931 au 16 février 1932 (« Il ne me reste rien à faire, sinon clore ce carnet... »). Si Leiris parle ici de « carnet » c'est

---

<sup>4</sup> Je prendrai mes exemples dans la littérature en langue française, qui m'est plus familière ; pour ne pas surcharger la lecture, je renoncerais à indiquer les éditions, anciennes ou récentes, des ouvrages mentionnés.

au sens matériel, mais aussi au sens où le carnet de voyage représente une réalisation « extrême » du journal, où l'acte d'écriture accompagne la chose vécue dans la plus étroite proximité temporelle et spatiale avec les événements. Il arrive ainsi à Leiris comme à d'autres voyageurs (Hugo, Gide, mais aussi les voyageurs savants comme Saussure ou Dolomieu...) de prendre des notes ou de dessiner dans le moment et sur le lieu de l'événement ; ces carnets ont parfois été conservés, et leur étude livre des éléments très riches<sup>5</sup>.

La troisième forme de récit personnel est la narration épistolaire, suite de lettres émanant d'un voyageur et envoyées à un correspondant dont les éventuelles réponses ne sont pas publiées, puisqu'elles ne font pas partie du voyage. Le fait de reconnaître cette forme comme faisant partie du récit de voyage a pour conséquence d'écarter les définitions du voyage par l'autobiographie : dans la lettre, le destinataire compte parfois plus que le sujet épistolier. Le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles ont été friands de cette forme, qui fut à la mode partout, dans le roman autant que dans les ouvrages d'éducation ou de politique. Les *Lettres de Suisse* ou les *Lettres écrites d'Italie* se multiplient durant l'époque des Lumières et jusqu'au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Hugo, qui joue avec les conventions du genre, publie *Le Rhin* (1845) sous forme de lettres alors que les états du manuscrit sont très disparates. Même si le style de l'adresse et la proximité de l'événement sont constitutifs de la lettre, il est évident que les récits de voyage par lettres présentent en général des lettres recomposées, réécrites ou même écrites ultérieurement. Seule la publication de lettres non conçues dans ce but peut apporter au lecteur la spontanéité de l'écriture épistolaire et des réactions rapportées. Les *Lettres de Chine* de Segalen, écrites par l'auteur à sa femme lors de son voyage de 1910-1911, et éditées en 1967 seulement, en proposent de beaux exemples.

---

<sup>5</sup> L'édition d'aujourd'hui s'intéresse aux carnets de voyage des dessinateurs, comme on parle de *carnet d'artiste* ; mais ces carnets sont plus souvent des reconstructions ultérieures par l'image, que des croquis faits sur place.

On rencontre bien entendu des formes mixtes. Le *Journal de voyage* rédigé durant le voyage de Montaigne en Italie, en 1580-1581, est écrit pour partie par un personnage qu'on désigne souvent comme un secrétaire ; mais le protagoniste principal est bien Montaigne, toutes les informations passent par lui et l'on peut supposer qu'il a dicté le texte. En cours de route, sans préparation, Montaigne lui-même prend la plume. D'autres récits à plusieurs mains existent, tel celui que rédigent Chapelle et Bachaumont durant leur voyage en Limousin, en 1663 ; telles encore les *Lettres de M. William Coxe à M. William Melmoth* dans la traduction qu'en donne Ramond de Carbonnières en 1781, où il introduit des commentaires personnels et des parties de son propre voyage, produisant une œuvre nouvelle, différente de la version anglaise originale, et qui est véritablement un voyage en Suisse écrit à deux mains. C'est dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle que les formes mixtes ont été le plus systématiquement utilisées, dans le contexte d'une littérature qui s'est libérée des conventions de genre. *La Route bleue*, de Kenneth White (1983) possède à la fois les caractéristiques du journal et du récit autobiographique, la narration se déroulant selon la chronologie du voyage, et quasiment de jour en jour, bien que la succession temporelle ne soit pas notée par les dates, mais par les lieux parcourus. Dans le *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Nicolas Bouvier adopte une succession par dates ; mais il se donne la liberté de diviser la journée en plusieurs séquences parfois longues, marquées par le moment du jour (« *le matin* », « *11 heures* », « *plus tard* ») et d'y inclure la narration d'événements historiques, de légendes, etc., qui rapprochent le texte du reportage, des mémoires, voire de l'essai.

Ce dernier, qu'on pourrait décrire en l'occurrence comme une description argumentée, est fréquemment associé au récit de voyage. Les romantiques ont souvent pratiqué la fusion du narratif, du descriptif et de l'argumentatif. Elle constitue une des caractéristiques du voyage en Orient, chez Chateaubriand ou Lamartine, chez Nerval même. On voit qu'elle permet de nourrir le désir de connaissance présent chez les lecteurs, en même temps qu'elle satisfait le plaisir pris au récit des déplacements et des émotions du voyageur. Pourtant

les exemples les plus intéressants de ce type de mixité de la narration viatique se trouvent dans les voyages scientifiques qui abondent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (en Orient même, s'il s'agit d'un Volney), en particulier dans les grands voyages savants d'un Horace-Bénédict de Saussure (*Voyages dans les Alpes*, 4 vol. de 1779 à 1795) ou d'un Alexandre von Humboldt (*Relation historique du Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, 1807 et suivantes)<sup>6</sup>. A l'époque contemporaine, les exemples les plus intéressants se trouvent dans la littérature anthropologique, dont l'un des titres les plus célèbres, les *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss (1955), a créé un genre nouveau qu'on peut nommer le voyage ethnologique. Il suffit de citer la collection « Terre humaine » avec des ouvrages comme celui de Pierre Clastres (*Chronique des Indiens Guyaki*, 1972), de Jean Malaurie (*Les Derniers Rois de Thulé*, 1976), ou de Philippe Descola (*Les Lances du crépuscule*, 1993).

L'écrivain de voyage le plus libre, ou le plus inventif, à l'égard des formes narratives est certainement Michel Butor, dont la série des *Génie du lieux* va vers des formes de plus en plus mêlées et incontrôlables. Plusieurs voix se mêlent au « je », celles de proches dont les lettres sont citées ou celles, anonymes, de textes tirés de dépliants publicitaires, de guides touristiques, de catalogues de musée, d'autres récits de voyage dont ceux de Butor lui-même... La chronologie est brouillée, de même que les itinéraires, dont on ne peut reconstituer la succession et qui sautent d'un continent à l'autre. Le livre même, comme dispositif architecturé, est « déconstruit » : début et fin sont rendus indécis, pagination, typographie, titres courants, couleurs, espacements sur la page, toutes les conventions formelles sont l'objet d'un travail de décomposition-recomposition, comme l'ont été les conventions génériques et thématiques du

---

<sup>6</sup> On sait que l'œuvre viatique d'Alexandre de Humboldt est immense. On peut en prendre une vue synthétique dans les deux volumes proposés par Charles Minguet dans la collection « La Découverte » chez Maspero, 1980, sous le titre de *Voyage dans l'Amérique équinoxiale*.



voyage. D'un volume à l'autre des *Génie du lieu*<sup>7</sup>, la narration viatique se perd pour être remplacée par un texte-monde, qui veut tout inclure en organisant un espace d'échos où les discours et les lieux se répondent et se télescopent. Finalement, l'écriture de Butor périmé la notion de genre, ou, si l'on veut, aboutit à une sorte de compilation généralisée. On est sorti du récit proprement dit pour entrer dans une méta-œuvre qui se présente comme étant elle-même *littérature de voyage*. Je reviendrai sur cette distinction dans la seconde partie de mon article.

Si Butor peut donner une telle extension au récit de voyage, c'est qu'il ne différencie pas la fonction épistémique du travail de l'écriture elle-même, donc de la fonction esthétique ou de sa critique ; l'épistémique y est comme avalé. Donner à savoir, ce n'est rien d'autre que reproduire des textes, du texte. Cet oiseau-là est-il un migrateur sans message, qui ne fait qu'aller ? Ou plutôt chez lui, selon la formule de Mac Luhan, « le medium est le message ». Témoin de l'ère médiatique dont il répercute le désordre discursif et la difficulté à hiérarchiser les informations, Butor trouve un salut en se livrant à l'écriture comme à un babil, sans vouloir trier, sérier, ordonner. Une textualité généralisée a tout envahi, déstructurant le récit, le monde, le sujet, et les prises de l'un sur l'autre. Il me semble qu'il s'agit là d'une des manières de tout donner à la poétique (ou à la *fonction poétique*, au sens de Jakobson), une manière propre à la postmodernité. Il y en a eu d'autres, notamment à l'époque romantique au sens large du terme. De Chateaubriand à Michelet, les écrivains romantiques voyagent dans des voyages et parcourent des espaces déjà vus et déjà dits : l'Orient, l'Espagne, la Suisse... Ils se libèrent de cette antériorité omniprésente en cherchant à en maîtriser les formes textuelles. Depuis le romantisme, l'écriture du voyage est

---

<sup>7</sup> Seul le premier volume de la série porte ce titre à proprement parler. Les suivants s'appellent : *Où* (1971 ; l'accent est barré), *Boomerang* (1978), *Transit A Transit B* (1992), *Gyroscope*, 1996. De l'un à l'autre s'élargit l'espace parcouru et évoqué, des rives de la Méditerranée au globe entier ; de l'un à l'autre les emprunts et les citations se multiplient et se diversifient.

ainsi devenue l'occasion d'une intensification du discours viatique (au sens où *intensif* s'oppose à *extensif*), de sa littérisation par les moyens de la poétique : énonciation polyphonique systématisée (emprunt, polémique, simulation), recherche de la différence stylistique, auto-représentation, réinterprétation et reconfiguration des autres éléments constitutifs du genre viatique : le « moi » du voyageur, les figures du lecteur, le monde parcouru, traité comme un monde de fiction, référé au monde romanesque. Comme devant les portes du rêve, Nerval ne sait pas toujours, dans son voyage en Orient comme dans ceux qu'il accomplit dans le Valois, s'il est dans la fiction ou dans le monde réel<sup>8</sup>.

Mais à d'autres époques, et notamment entre le romantisme et le post-modernisme, et à nouveau aujourd'hui où reprend place un paradigme documentariste, les écrivains-voyageurs luttent pour le réel, c'est-à-dire contre l'emprise des modèles textuels : Segalen, Michaux, Bouvier, Réda, bien d'autres dans les langues du monde, « haïssent les voyages et les explorateurs » (*Tristes Tropiques*), c'est-à-dire cherchent à retrouver la primeur de la fonction épistémique contre une textualité envahissante et un développement emphatique de la fonction esthétique.

Plus fréquemment qu'aucun autre genre littéraire ou discursif, la narration viatique est escortée par des représentations iconiques, gravures, photographies, cartes, graphiques... Elles ont souvent un rôle esthétique, et elles viennent appuyer le testimonial et l'épistémique, puisque l'image corrobore l'attestation de présence du narrateur du récit et permet d'enrichir les contenus de savoir transmis par les mots – cela dit sans préjuger des modèles de construction de la réalité et des conventions diverses dont sont grevées les

---

<sup>8</sup> La thèse de Christine Montalbetti, qui place toute la littérature de voyage du côté de la fiction, est intéressante historiquement pour le XIX<sup>e</sup> siècle (d'où proviennent tous les exemples proposés), mais ne me paraît pas généralisable. Elle n'a aucune prise sur la fonction épistémique du récit (voir *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, PUF, 1997).

représentations visuelles<sup>9</sup>. L'image parfois occupe presque tout l'espace du livre, ne laissant au récit que le rôle de marquer les articulations du déplacement. On atteint là des situations limites qui sortent du récit de voyage proprement dit, auxquelles je reviendrai plus loin. Une autre limite intéressante est proposée par un livre comme *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier (1<sup>ère</sup> éd. 1963), où les images sont des dessins dus au compagnon de voyage de Bouvier, Thierry Vernet. Leur valeur de témoignage est indéniable puisqu'ils donnent à voir la matière même du voyage (portraits, monuments, paysages...) ; mais leur style non réaliste leur confère une valeur informative qui n'est pas tant fondée sur les choses que sur la qualité du regard. En quoi ils jouent pleinement leur rôle dans un voyage comme celui-ci, en se distinguant précisément d'une intention objectivante ou d'une visée scientifique.

### **Le voyageur et son voyage**

Durant la longue traversée de l'Atlantique en bateau, en route pour l'Amérique du sud, Michaux s'impatiente : « Et ce voyage, mais où est-il ce voyage ? », s'écrie-t-il. Il prend des notes dans le journal qu'il commence à tenir : « Ecrire, écrire : tuer, quoi »<sup>10</sup>. Avant que n'ait eu lieu la rencontre de l'autre monde, *là-bas*, le voyage n'a pas commencé. Son essence n'est pas tant dans le passage d'un lieu à l'autre, que dans la découverte qui fait de tous les lieux à venir des *nouveaux mondes*. « Du descouvrement et première veuë que nous

---

<sup>9</sup> Marta Caraion a pu montrer la force qu'apporte à la fonction épistémique la photographie dès son apparition, autant du point de vue de la garantie de présence que du point de vue des informations qu'elle transmet. Cela n'empêche pas la photographie d'être prise dans un discours qui lui accorde et lui demande plus qu'elle ne peut donner. Voir *Pour fixer la trace. Photographie, littérature et voyage au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 2003.

<sup>10</sup> Henri Michaux, *Ecuador. Journal de voyage*, Paris, Gallimard, 1968 [1928], pp. 16-17.

eusmes, tant de l'Inde Occidentale ou terre du Bresil... »<sup>11</sup> écrit Jean de Léry en 1578, en redoublant sémantiquement l'acte de la découverte, comme si c'était le monde inconnu qui se découvrait activement, qui se présentait à la vue. Et presque quatre siècles plus tard, Claude Lévi-Strauss fait la même constatation, toujours absolue :

Mais lorsque à 4 heures du matin, le jour suivant, elle se dresse enfin à l'horizon, l'image visible du Nouveau Monde paraît digne de son parfum. Pendant deux jours et deux nuits, une Cordillère immense se découvre [...].<sup>12</sup>

Si le XVI<sup>e</sup> siècle est proprement le siècle des découvertes pour la culture européenne confrontée au surgissement du tout autre, l'apparition d'un monde inconnu a lieu à chaque voyage nouveau et pour chaque voyageur. Les plus longues explorations ou les circumnavigations elles-mêmes répètent ce moment de la découverte. Un des exemples les plus fameux en est l'arrivée à l'île de Tahiti racontée par Bougainville dans son *Voyage autour du monde* (1771). Cette découverte-là fut si vive, le contact avec une humanité pratiquant des coutumes jamais observées si surprenant, qu'on éprouva le besoin de tempérer son étrangeté en recourant à des figures connues, en nommant Tahiti « l'île de Cythère », et en comparant ses habitants avec les bergers de l'Age d'or. Quand même l'apparition d'un monde ou d'un lieu nouveaux n'apporterait pas au voyageur un effet de surprise, quand même la rencontre serait décevante, les impressions négatives : cela ne supprimerait pas le caractère constitutif de la découverte, sa valeur d'*expérience*. L'expérience est de l'ordre du *faire*. Recourons à l'allemand, plus riche que les langues romanes pour traduire le caractère complexe de cette notion : *Erlebnis*, *erleben* (où l'on reconnaît *leben*, « vivre »), c'est à la fois vivre, faire l'épreuve de quelque chose, et être témoin

---

<sup>11</sup> Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Frank Lestringant, éd., Paris, Le Livre de poche, 1994, p. 146.

<sup>12</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955, pp. 85-86.

d'un événement. Expérience et cognition sont indissociablement mêlées dans cette notion, mais d'une façon encore spontanée, qui demande à être réfléchie dans un acte de conscience<sup>13</sup>. Le voyage est *Erlebnis*, et le récit de voyage a pour tâche de mettre en forme et de donner à connaître ce ou ces moments qui appartiennent à la vie du voyageur, qui font dans cette vie événement, qui la transforment. C'est à quoi travaille l'écriture, du carnet au journal, à la lettre, à la systématisation autobiographique, rédigée parfois de nombreuses années après l'expérience.

Il me paraît important de montrer qu'il y a là deux moments et deux modes de saisie du réel qui se conjuguent et se relaient, mais ne se confondent pas, quand bien même le premier – l'*Erlebnis* proprement dit – ne peut pas être communiqué sans le second, qui en est la représentation. Les théories textualistes ou discursivistes du voyage, de même que les épistémologies idéalistes fondées sur la primauté des schèmes mentaux ou culturels, écrasent le moment de la représentation sur celui de la perception, et ne se donnent plus les moyens de distinguer l'un de l'autre. Pourtant les récits de voyage abondent de témoignages qui disent la co-présence de ces deux modes tressés l'un dans l'autre. Voici Hugo devant les chutes du Rhin :

Mon ami que vous dire ? Je viens de voir cette chose inouïe. Je n'en suis qu'à quelques pas. J'en entends le bruit. Je vous écris sans savoir ce qui tombe de ma pensée. Les idées et les images s'y entassent pêle-mêle, s'y précipitent, s'y heurtent, s'y brisent, et s'en vont en fumée, en écume, en rumeur, en nuée. J'ai en moi comme un bouillonnement immense. Il me semble que j'ai la chute du Rhin dans le cerveau<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> L'*Erlebnis* constitue une des notions importantes de la phénoménologie, de Husserl à Merleau-Ponty et à Varela. Voir le mot dans le *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil-Le Robert, 2004.

<sup>14</sup> Victor Hugo, *Le Rhin*, Lettre XXXVIII, in *Œuvres complètes*, vol. *Voyages*, Paris, Robert-Laffont, coll. « Bouquins », 1987, p. 352.

L'événement, le surgissement sont premiers ; l'acte cognitif s'en distingue (« voir », « entendre », « le cerveau »), tout en se haussant à l'unisson de son intensité, que l'écriture mime avant de tenter de le représenter. Autre exemple chez Gide, mais dans un mouvement où le sujet réfléchi se retire pour laisser place aux choses et à leur pure et immédiate perception, dans un rêve de fusion :

Ah ! que je voudrais m'arrêter, m'asseoir, ici, sur le flanc de cette termitière monumentale, dans l'ombre obscure de cet énorme acacia, à épier les ébats de ces singes, à m'émerveiller longuement. [...] Assurément je ne serais pas immobile depuis quelques minutes, que se refermerait sur moi la nature. Tout serait comme si je n'étais pas, et j'oublierais moi-même ma présence pour ne plus être que vision. Oh ravissement indicible !<sup>15</sup>

Je pourrais citer d'autres écrivains voyageurs, comme Segalen (dans *Voyage au pays du réel*, 1980 [1912]) ou Claudel (dans *Connaissance de l'Est*, 1907), mais leur apport n'est pas nécessaire pour rendre évident le fait qu'il faut distinguer la cognition de la représentation, et pour écarter les théories qui font du récit de voyage un montage textuel (et seulement cela), ou les philosophies qui tiennent la cognition pour une pure application de schèmes préétablis. On tirerait la même conclusion de l'analyse des voyages scientifiques. On ne mettrait pas alors en évidence le moment de la perception, la visée du sujet vers le monde, mais la question de la résistance de l'objet.

L'histoire des voyages scientifiques, très pratiqués à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, recoupe certains aspects d'une épistémologie historique des sciences, montrant bien que les connaissances tirées des observations ne peuvent pas être conçues naïvement comme copie du réel, ni dogmatiquement comme application d'une théorie, mais qu'elles sont la construction d'une relation de compréhension. On sait que cette relation varie, sans que les variations ne détruisent le fait

---

<sup>15</sup> André Gide, *Voyage au Congo*, Paris, Idées/Gallimard, 1981 [1927], p. 239.

*qu'il y a des objets* à connaître. Donnons brièvement l'exemple des voyages dans les Alpes. Depuis la Renaissance, la montagne a été un lieu de questionnement extraordinairement riche. Les phénomènes qu'elle présente ont demandé pour être compris le développement d'instruments et d'observations complexes, qui ont connu leur plein rendement dans les voyages de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les voyageurs savants ont ainsi trouvé dans la montagne, à chaque époque, une occasion de développer leurs observations en excursionnant sur le terrain, au fur et à mesure qu'évoluaient les exigences de méthode, les théories et les contextes sociaux de la pratique scientifique. Car ces observations ne se sont pas faites sans un cadrage mental et culturel, dont précisément les instruments et les théories sont les porteurs. De l'ancienne physique des quatre éléments aux « histoires de la Terre », puis à la géomorphologie, à la minéralogie et à la stratigraphie ; de la chorologie à la géographie ; des conceptions aristotéliennes des météores en vigueur au XVI<sup>e</sup> siècle à la météorologie et à la climatologie, les compréhensions changent, de nouveaux objets apparaissent, certains disparaissent du champ de questionnement, dans un mouvement de construction dialectique qui ne s'arrête pas.

A la présence constituante de l'*Erlebnis* fait donc pendant l'existence de savoirs préalables chez le voyageur, qui sont comme un équipement dont il est pourvu au départ, et à l'aide duquel il aborde les rives inconnues, les objets nouveaux, l'étrangeté des hommes rencontrés. Anecdotes ou avis recueillis oralement (comme cela se produit pour certains navigateurs ou explorateurs), enquêtes élaborées des missionnaires jésuites menées au moyen d'une technique de communication propre à la Compagnie (l'envoi généralisé de lettres d'information), connaissances spécifiques des savants partis recueillir des plantes ou des roches, science encyclopédique comme en témoignent Humboldt et Bonpland... – bien des formules sont possibles qui rendent compte de l'acquisition volontaire d'un savoir mobilisé durant le voyage. C'est cela qu'a mis en évidence et dénoncé Edward Saïd dans un essai considéré comme

un classique de la littérature sur le voyage<sup>16</sup>. La thèse qu'il défend veut que l'Orient soit une création de la science européenne, à la fabrication et à la diffusion de laquelle les voyageurs ont constamment participé. Si la dénonciation des appropriations politiques et économiques qui ont marqué l'histoire coloniale reste nécessaire, le radicalisme de cette thèse doit être nuancé – ce que Said lui-même a fait. Mais au-delà de la lutte contre le colonialisme, la position philosophique dont relève la thèse de Said et de ses émules, qui est celle du relativisme scientifique, reste largement admise. Elle est au cœur des études dites « postcoloniales » sur le voyage, elle domine dans bien des recherches portant sur le « regard du voyageur », elle sous-tend les innombrables livres qui ont pour titre « L'invention de... »<sup>17</sup>. Elle postule que l'homme, formé par la société dans laquelle il est né et a grandi, est incapable de s'en éloigner pour en critiquer les modèles de savoir et ne peut que reproduire, face aux objets auxquels il est confronté, les schèmes d'appropriation fournis par sa culture<sup>18</sup>.

Le récit de voyage devrait permettre au contraire de montrer le caractère systématique et excessif de cette thèse projective, et inviter à distinguer la question du pouvoir politique de celle du savoir, scientifique aussi bien que culturel ou « ordinaire ». C'est précisément l'attention portée à l'*Erlebnis* caractéristique du voyage, qui indique la voie d'une épistémologie non relativiste, tout en échappant à un objectivisme naïf. Le voyage est expérience parce qu'il ouvre le voyageur vers autre chose que lui-même, qu'il invite

---

<sup>16</sup> Voir Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient vu par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980 [1978].

<sup>17</sup> J'ai proposé de nommer cette thèse « projective » et discuté ses limites historiques et anthropologiques dans un article récent. Voir « Littérature et anthropologie. De la représentation à l'interaction », in *L'Homme*, N° 164, oct.-déc. 2002.

<sup>18</sup> Claude Lévi-Strauss a écrit dans les *Tristes Tropiques* des pages remarquables sur la vocation de l'ethnologue, qui montrent dans l'ethnologie un savoir qui se constitue précisément entre les cultures, et dans l'ethnologue un homme qui a mis en doute sa culture propre. Voir aussi du même auteur *Le Regard éloigné*.



aux interactions, au cours desquelles les savoirs de départ se révéleront insuffisants, voire inadéquats. S'il veut découvrir, et non pas répéter, le voyageur doit ajuster son savoir aux objets et aux comportements qu'il côtoie. Sans doute ne le fait-il que partiellement et souvent maladroitement ; sans doute est-il impossible, même à l'ethnologue le mieux exercé, de se séparer totalement de son « équipement mental » de départ. Sans doute les formes contemporaines du voyage, le tourisme de masse et les déplacements devenus trop rapides, font-elles obstacle à la réalisation de ce « décentrement ». Il n'en reste pas moins que tout voyage donne au voyageur l'occasion d'observer un *différentiel* entre ici et là-bas, entre les connaissances qu'il emmène et celles qu'il rapporte. La fonction épistémique, assurant le lien entre le monde visité et le monde des lecteurs, prend appui sur ce différentiel. Plus encore que les voyages scientifiques, où la chose paraît évidente, les grands écrivains du voyage contemporains font apparaître la justesse de ce point de vue, de Michaux à Bouvier en passant par Bruce Chatwin ou Théodore Monod. Tous sont sur ce point les héritiers de Segalen, qui a le premier éclairé le voyage et son récit par cette notion qu'il a nommée *le Divers*<sup>19</sup>.

La fonction épistémique est plus englobante et plus importante que la question du *moi* du voyageur, qui lui est subordonnée. Tout voyageur est en effet porteur d'une intention, guidé par une visée d'objets. L'observation et la description de ses propres sentiments, réactions, etc., ne constituent jamais qu'un des projets possibles dans le voyage. D'autres objectifs demandent au contraire d'écarter une trop grande attention portée au moi : les voyages scientifiques, politiques, ethnologiques (en tout cas certaines écoles), géographiques. Des époques entières, fécondes en récits de voyage, n'ont pas accordé à la personnalité du voyageur une place particulièrement déterminante. Le paradigme documentariste qui tend à dominer aujourd'hui focalise à nouveau l'intérêt sur les choses et

---

<sup>19</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana, 1978 (le livre réunit des notes écrites de 1904 à 1918).

les êtres rencontrés, et non sur le voyageur lui-même, même si la conscience des limites propres à tout « regard », à toute construction compréhensive même, n'est nullement déniée. En somme le sujet-roi d'un certain romantisme, l'installation au cœur du voyage d'un projet autobiographique, constituent une réalisation particulière, et nullement la règle.

Cependant, le voyageur est aussi le narrateur du récit : c'est là un fait de structure valable dans toutes les situations et quel que soit le projet qui a présidé au voyage. Toutes les relations entre l'expérience racontée et le lecteur dépendent de ce narrateur, et par conséquent d'une activité d'écriture. Ce fait ne nie pas l'expérience, l'*Erlebnis*, mais il la configure. C'est précisément là où elle semble menacée, que la fonction épistémique trouve son plus clair appui. Car si l'écriture est le médium au moyen duquel est établi le lien entre le voyage et le lecteur, cela signifie qu'elle n'est pas une activité autocentrée, mais au contraire une activité tournée vers le destinataire<sup>20</sup>. On pourrait ici paraphraser la formule de Jacques Lacan : l'écriture viatique c'est l'homme – l'homme à qui l'on s'adresse. Il importe donc de tenir compte du lecteur – comme figure inscrite, voire destinataire idéal – et des lecteurs, comme agents sociaux par lesquels la fonction épistémique se réalise. Le savoir rapporté de *là-bas*, configuré dans une écriture, aboutit à des lecteurs et à des lectures. Il s'y trouve reconfiguré, réinvesti dans un processus de compréhension qui est infini, mais non pas nécessairement inadéquat.

Il importe aussi de tenir compte de l'écriture non seulement comme style relevant d'un type ou d'un mode de discours (scientifique, romantique, etc.) ou comme marque d'une personne, mais comme codage spécifique. En ce sens, je soutiens la thèse que la narration viatique est organisée selon les *moments du déplacement* (départ, traversée, arrivée, découverte, rencontre, séjour, errance..., retour), d'une manière ouverte non formalisable ; ou du moins selon

---

<sup>20</sup> Je ne partage pas l'opinion de Mac Luhan : le médium n'est pas toujours le message ; le message est consubstantiel au médium, mais il ne s'y réduit pas.

certains d'entre ces moments (il peut ne pas y avoir de retour, par exemple ; ou plusieurs découvertes). Cette organisation différencie le récit de voyage d'autres récits fondés sur l'intrigue (nœud – dénouement) ou sur les grammaires narratives (passage d'un état A à un état B par la médiation d'une crise). Il y aurait là une recherche fondamentale à mener, qui remettrait en cause l'universalité postulée des grammaires narratives ; celles-ci sont fondées sur une transformation qui a lieu dans le temps, alors que la narration viatique tire sa légitimité de l'espace et de son parcours, et que dans ce mouvement la fonction épistémique trouve à se réaliser<sup>21</sup>.

### **Récit de voyage / littérature de voyage**

Le récit de voyage, au sens restreint que j'ai défini, se caractérise donc par quelques composantes simples qu'on peut réduire à deux traits fondamentaux : le premier est l'identité du voyageur et du narrateur ; le second la fonction épistémique. On sait bien pourtant qu'il existe un grand nombre de textes que les critères empiriques courants classent dans la littérature de voyage, et pour lesquels les composantes et les fonctions que j'ai analysées sont en partie absentes. La réponse qu'il convient de donner à cette apparente inconséquence réside dans la distinction entre le *récit de voyage* et la *littérature de voyage*. Seul le récit de voyage répond pleinement à la définition ; il n'est pourtant qu'un sous-ensemble de la littérature de voyage ; mais il en représente le cœur, le principe constitutif. On peut donc faire l'hypothèse que tout texte appartenant à la littérature de voyage comporte les composantes de la définition, puisqu'il effectue l'extension ou le réemploi d'un ou de plusieurs récits de voyage. Cependant, chacune des composantes peut être l'objet d'amplifications ou de variations parfois considérables ; chacune peut aussi

---

<sup>21</sup> Les deux formes peuvent se recouper. Un récit de voyage peut être écrit selon le schéma d'une transformation. On en verra un exemple dans le récit de Conrad, *Cœur des ténèbres*. Il est vrai qu'il s'agit d'une fiction. Conrad a mis aussi en œuvre dans la fiction le schéma viatique : c'est *Lord Jim*.

être amenée à son effacement, quoique de manière asymptotique. Les pages qui suivent développeront quelques exemples de cette variabilité à partir d'un prototype.

Dans la littérature de voyage, la narration (première des quatre composantes) ne suit pas toujours la forme d'un récit personnel en « je », mais est parfois prise en charge par un énonciateur différent du voyageur. Telles sont les nombreuses compilations ou collections qui se multiplient dans les premiers siècles des découvertes géographiques. On sait que les lecteurs européens ont eu connaissance des contrées lointaines à travers ces *Histoires générales* ou ces *Grands Voyages*... L'*Histoire générale des voyages* (1746-1759) rédigée en grande partie par l'Abbé Prévost, reprend les récits des voyageurs depuis le XVI<sup>e</sup> siècle en les unifiant sous une énonciation anonyme. Prévost a d'abord traduit une collection anglaise en cours de parution (*A New General Collection of Voyages and Travels*) puis a été maître de son travail pour rédiger les tomes suivants (il en a rédigé quinze en tout). Il choisit de préférence la matière documentaire, les informations géographiques, ethnologiques, botaniques, etc., aux fins de donner à ses lecteurs une description complète des contrées traversées. Son ouvrage devient une sorte d'encyclopédie du voyage, répondant certes au goût du temps, mais aussi pleinement à la fonction épistémique de la littérature de voyage.

A l'inverse, certaines collections réunissent des textes qui tous sont écrits à la première personne : ainsi les collections de récits ou de lettres des missions. La Compagnie de Jésus s'en est fait une spécialité : au XVII<sup>e</sup> siècle, elle publie pendant plusieurs décennies une série annuelle intitulée *Relation de ce qui s'est passé dans la Nouvelle France*, qui s'achève en 1672. Chaque relation a son auteur, en principe un père jésuite œuvrant dans l'une des missions de l'Amérique septentrionale. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Compagnie fait paraître pendant quelque soixante années la série des *Lettres édifiantes et curieuses*, qui recueille les lettres du monde entier. Ces séries appartiennent pleinement à la littérature de voyage, elles constituent au sens précis du terme une collection de récits de voyage ; elles ont joué un rôle essentiel dans la diffusion des

connaissances sur les indigènes américains ou sur les civilisations de l'Asie. Dans ces grandes entreprises éditoriales, les questions commerciales tiennent une place centrale : cela signifie que la recherche d'un lectorat suffisamment large pour permettre un profit, guide certaines démarches de méthode ou certains procédés d'écriture. La fonction épistémique en est affectée. On ne craint pas de forcer sur le merveilleux, dont les lecteurs sont friands : les géants patagons ou les feux surgissant de terre au passage du détroit de Magellan font partie des descriptions obligées. Dans les collections jésuites, l'aspect commercial est lié à la collecte de fonds pour les missions ; et, par là, il pousse à donner une place plus importante à l'édification, qui prend le pas sur l'information documentaire. Aux aspects commerciaux il faut ajouter les luttes pour le pouvoir ou le prestige entre les courants religieux ou dans le champ intellectuel d'Ancien Régime en général, qui orientent aussi les contenus de savoir.

Ainsi, la fonction épistémique peut être biaisée de diverses façons, parfois jusqu'à n'exister plus que comme caricature : hommage que le vice rend à la vertu, mais aussi grain à moudre pour les tenants du relativisme. Un ouvrage récent dû à un historien des voyages montre jusqu'où pouvaient aller les déformations dans la compréhension du réel qu'apporte la littérature de voyage<sup>22</sup>. Je voudrais développer quelque peu cet exemple.

Pour les navigateurs cherchant les routes maritimes vers les Indes et l'Extrême-Orient, la pointe sud de l'Afrique ne présentait aucun intérêt spécifique. Cependant on devait s'y arrêter parfois plusieurs jours ou semaines pour réparer ou renouveler les vivres, et on achetait alors des bœufs et des moutons aux populations locales d'éleveurs. Les Provinces-Unies fondèrent un établissement au Cap en 1652, en partie pour contrôler la production alimentaire qui devenait insuffisante. Les colons installèrent des fermes et s'avancèrent de plus en plus loin dans les terres. Les sociétés africaines autochtones firent

---

<sup>22</sup> François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (XV-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

les frais de ce développement. Privées de leurs ressources, déstructurées par le contrôle territorial et commercial exercé par les colons, engagées à vil prix dans les exploitations, errant autour des navires, elles perdirent peu à peu leur identité. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, une épidémie de variole les anéantit. Mais, sous le nom de « Hottentots » qui leur fut donné dès le XVII<sup>e</sup> siècle, ces hommes ne cessèrent pas d'exister comme *représentations*, d'une vie spectrale qui se poursuivit longtemps. Le livre de François-Xavier Fauvelle-Aymar suit l'histoire complexe et ramifiée des récits et des images liés aux Hottentots. Les équipages lors des escales côtoient des indigènes, s'aventurent dans les terres. Le corps des hommes et des femmes suscite une curiosité insatiable, la conformation des organes génitaux, les cheveux, le visage. Incompréhensible, ressemblant aux gloussements des volatiles plus qu'aux sons d'une langue humaine, la parole sidère. Des stéréotypes se propagent, qui décrivent les « Hottentots » comme une sous-humanité, miroir inversé de la civilisation. Le siècle des Lumières les représente selon les enjeux de la philosophie éclairée : bons sauvages ou marge inférieure de l'humain. A la fin du siècle, l'histoire naturelle entreprend leur description et leur donne une place dans le tableau des êtres, ouvrant la voie à la dissection anatomique et à l'interprétation raciale. Au XIX<sup>e</sup> siècle, des entrepreneurs de spectacles exhibent de prétendus « Hottentots », dont les corps, une fois qu'ils sont morts, sont traités scientifiquement en laboratoire. Tous les délires de l'anthropologie physique ont sévi alors, de la célèbre « Vénus stéatopyge » présentée sous la Restauration et décrite par Cuvier, à une exposition du Jardin d'acclimatation, en 1888-89, où treize « spécimens » ont été montrés au public dans une cage.

En même temps que l'histoire malheureuse des Khoisan, cette anthropologie d'une fiction déroule l'histoire culturelle de l'Europe moderne à travers l'étude d'un corpus de littérature de voyage, laquelle forme une partie importante des sources de l'historien (quoique pas la seule évidemment). Les modes de diffusion et de réception des récits de voyage sont analysés concrètement : la manière dont certaines anecdotes sont répercutées, dont les

stéréotypes se propagent, entre transmission orale et transformation narrative, entre échanges sociaux et interprétation philosophique. Les récits se reprennent l'un l'autre, l'iconographie souvent empruntée fournit matière aux fantasmes. Il y a là un mode typique de la circulation des informations dans l'espace du voyage et de son écriture, qui fait comprendre comment l'expérience et l'observation peuvent être détournées, sinon écartées, au profit d'une création sociale où la découverte de départ se perd. L'histoire anthropologique du colonialisme, vue à travers le prisme de la littérature viatique, laisse-t-elle ainsi toujours sur nos lèvres le goût amer des rencontres manquées ? Notre savoir sur ces *autres* ne peut-il aboutir qu'à un constat de relativisme plus ou moins radical, à cette défaite de la connaissance dont nous avons vu la marque sous le nom de « thèse projective » ? Le livre de Fauvelle-Aymar, s'il montre tous les écueils de la rencontre, ne permet pas de conclure dans ce sens. Le travail de « pistage » des représentations, la reconstitution des ramifications, des nuances, des persistances auquel se consacre son ouvrage, aboutit plutôt à la conscience de la complexité et à la nécessité des différenciations. L'histoire coloniale ne peut être écrite qu'à partir de l'accumulation d'histoires locales imbriquées dans un monde en état d'insertion instable. Au long de ces segments d'histoire, à côté des complaisances, des erreurs, de la violence, il y a aussi des témoins privilégiés, des regards décillés ; des zones d'échanges sont parfois établies, des territoires partagés apparaissent. Sur l'autre face de l'histoire des errements, il y aurait une histoire des réussites de la connaissance, jamais assurée, et qu'il faudrait reprendre fil à fil. Ce serait donner un accès plénier, forcément biface, à la fonction épistémique de la littérature viatique.

### **Un ensemble ouvert de variations réglées**

Dans le corpus de la littérature de voyage, la part iconique est déterminante pour le déploiement de la fonction épistémique, mais aussi pour les rapports qui s'établissent entre l'image et la narration. Cette dernière peut être invisible en surface, comme dans la collection

des *Grands Voyages* due à Théodore de Bry, dont les nombreux volumes paraissent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup>. Cependant, une structure narrative est présente dans la succession des volumes, comme dans plusieurs au moins des livres pris séparément, par le fait de l'organisation géographique et historique que de Bry a conçue. Il ne se contente pas de donner à voir des images, il raconte par l'image l'histoire des découvertes après un siècle d'expansion géographique et de bouleversements anthropologiques. On sait aussi que les volumes américains sont *montés* pour accréditer la « légende noire », l'accusation de destruction des peuples américains portée contre les colons espagnols. D'autres grandes entreprises éditoriales ont cherché de même à documenter une époque des voyages, une aire géographique, ou encore des aspects de la vie sociale. Certains veulent qu'elles appartiennent à la littérature de voyage, quoique les formes de la narration en soient tout à fait absentes. Je préfère pour ma part limiter l'extension du genre viatique, et donc en refuser l'entrée aux collections ou aux ouvrages qui ne comportent aucune narration. Ainsi, à mon sens, les *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde...*, compilation admirablement illustrée due au graveur Bernard Picart (1723), n'appartiennent pas à la littérature de voyage, quoique l'ouvrage soit nourri de références puisées dans les compilations antérieures. Les belles planches des *Tableaux de la Suisse* éditées par Laborde et Zurlauben à la demande de Louis XVI, n'en font pas partie non plus, bien qu'elles aient été à l'origine de nombreuses excursions ou séjours romantiques dans les Alpes. Le premier exemple est un ouvrage d'histoire et d'anthropologie religieuses (appellation anachronique, mais pertinente), le second est un cahier de gravures de paysage, au même titre que les *Vues remarquables des montagnes de la Suisse* (1778) de Caspar Wolf ou d'autres portefeuilles d'artiste.

Si la présence d'illustrations est caractéristique de la littérature de voyage à toutes époques, l'image y possède des qualités contradictoires : associée à la véracité de la chose vue, elle comporte aussi une schématisation des objets et tout autant, à l'inverse, une virtualité fantasmatique, des embrayages sur l'imaginaire. L'illustration dans la



littérature de voyage rend plus complexes les questions liées à la narration, au témoignage et au savoir ; elle ne les supprime pas, elle oblige à s'y référer. Tout comme le langage, l'image viatique implique, selon des dosages variés et des garanties incertaines, une fonction testimoniale, une fonction épistémique et une fonction esthétique. On a vu que ces trois fonctions sont intimement liées et interfèrent l'une avec l'autre, au point qu'il est parfois difficile de les distinguer dans l'analyse des textes, où le témoignage est inclus dans l'identité du narrateur et du voyageur, et où la connaissance repose sur l'expérience comme *Erlebnis*. Une analyse approfondie des illustrations de voyage devrait en revanche distinguer mieux ces fonctions. L'identité entre le voyageur et « l'imagier » n'étant pas requise, la fonction testimoniale ne peut être de facto assertée qu'à partir de la photographie, qui suppose l'existence de l'objet devant l'objectif ; la fonction épistémique est du coup libérée de l'attestation de présence ; quant à la fonction esthétique, elle développe ses critères propres, qui appartiennent à une histoire de la vision et des dispositifs iconiques<sup>23</sup>...

Il n'en reste pas moins que dans la littérature de voyage – texte et image – les traits fondamentaux du récit de voyage doivent être reconnaissables. Un déplacement doit avoir été effectué, puisqu'il constitue le « geste » originaire de cette littérature. Ainsi une utopie (*L'Autre Monde ou les Etats et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac, 1657), un roman (*Vingt mille Lieues sous les mers* de Jules Verne, 1869), un voyage imaginaire (le *Voyage en grande Garabagne* d'Henri Michaux, 1967) n'en font pas partie. En revanche, l'insertion de passages copiés, paraphrasés ou amplifiés, tirés d'autres voyageurs,

---

<sup>23</sup> Comme je limite ici mon propos à des points touchant la définition de la littérature de voyage, je renonce à traiter les problèmes posés par les images. Un réseau international de recherche sur l'iconographie viatique s'est constitué, sous le nom de VIATICA, autour du Centre de Recherches sur la Littérature des Voyages (Paris IV). Le travail actuel consiste en l'établissement d'une vaste banque de données. Les aspects définitionnels, techniques et théoriques sont abordés progressivement de manière pragmatique. Voir le site <<http://www.viatica.info/>>.

fréquente dans les textes du XIX<sup>e</sup> siècle, ne menace pas l'appartenance de l'œuvre au genre des voyages ; elle la rapproche d'une compilation subsumée par un narrateur unique qui dit « je ». Les guides de voyage présentent un problème particulier : l'expérience y est *proposée* et non pas racontée. Elle a pourtant été effectuée antérieurement, en tout cas à époque ancienne, quelquefois par d'autres que les rédacteurs du guide. En fait, toutes les formules ont été pratiquées, des guides dont le rédacteur est le voyageur lui-même (Maximilien Misson dans son *Nouveau Voyage d'Italie avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, 1705 ; ou Johann Gottfried Ebel, dans ses *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse...*, 1795) aux guides contemporains reposant sur des équipes d'informateurs. Ces distinctions sont encore actuelles, bien que les guides de voyage, devenus un produit industriel, soient attachés aujourd'hui au tourisme de masse et que l'*expérience* y soit travestie sous les étoiles et les soulignements d'une admiration convenue. Pourtant, le « J'étais là, telle chose m'advint » de la fable peut encore être prononcé, et est toujours reconnaissable dans les formes actuelles du « temps réel » que permettent le téléphone portable et la photographie numérique.

De nombreuses entreprises de voyage ont eu pour objectif essentiel, voire exclusif, la recherche de connaissances spécifiques (géographiques, botaniques, médicales, etc.). Bien que les ouvrages scientifiques ne fassent pas partie de la littérature de voyage (un traité sur les plantes alpines, un livre sur les oiseaux d'Amérique ou sur les formes du pouvoir à Venise ne sont pas des textes de voyage), on peut retenir certaines relations savantes dans le corpus viatique à condition que le déplacement soit thématique et que la différence entre savoir de départ et savoir acquis reste constitutive. En un mot, à condition qu'apparaisse un différentiel.

Autre variation fréquemment attestée : lorsque le déplacement se prolonge, cesse même d'être déplacement, mouvement, au point que le voyage devient un séjour. Mission religieuse, terrain ethnographique, observation scientifique, résidence diplomatique, les circonstances sont nombreuses qui distendent la durée contenue entre le

départ et le retour, sans pourtant supprimer le différentiel entre *ici* et *là-bas* – mais alors il arrive que les deux termes inversent leur référent. Pour Jean de Léry, qui pourtant séjourne à peine un an au Brésil, *par deçà* désigne rapidement le côté européen de l'Atlantique. Léry témoigne exemplairement d'un changement de point de vue qui représente peut-être le bénéfice le plus remarquable du voyage et de la littérature de voyage. A partir de ce dédoublement du point de vue, le voyageur prend la mesure de sa propre étrangeté ; il s'apparaît à lui-même à travers le regard de l'autre. Le différentiel est parcouru dans les deux sens, le voyage donnant l'occasion unique dans l'expérience humaine, de pratiquer une *double ethnologie*. Transformés en une pratique des interactions, de tels voyages invitent leurs lecteurs à sortir d'eux-mêmes pour entrer dans un espace intermédiaire, qui n'est ni seulement imaginaire ni simplement textuel, même si pour se produire il éveille l'imagination et décuple le pouvoir des mots. Les écrivains jouent là un rôle particulier et essentiel pour toute la littérature de voyage, ce rôle que les romantiques ont rendu ambigu sans pourtant le nier. Car si le voyageur, dans la fable ou dans le récit, ne rapportait rien, rien que des mots, et si son message se confondait avec sa seule figure, alors le pigeon ne serait pas celui qu'on croit.

Claude REICHLER  
*Université de Lausanne*